

PAUL CELAN

## POÈTE D'ÂPRES LE DÉLUGE

*Il y a encore des chants à chanter au-delà des hommes. Celan.*

La poésie de Paul Celan réémerge peu à peu de dessous la conscience de notre monde. D'abord reconnu comme le plus grand poète juif, il est maintenant mondialement célèbre.

Les mises en musique de ses poèmes sont nombreuses, sa correspondance est publiée, les traductions de l'allemand de ses textes se multiplient plus ou moins heureusement. Car le nom de Celan a recouvert sa poésie.

Paul Celan parlait parfaitement le français mais il n'a voulu écrire que dans sa langue maternelle l'allemand, la langue des bourreaux. Ce combat avec l'ange de la mort, il tenta de le porter toute sa vie, interpellant Heidegger, Adorno, créant des mots propres (les schibbolets), à partir de l'impossible fécondation de l'allemand par l'hébreu.

Sa poésie est une des plus difficiles qui soit, ancrée dans la culture du peuple juif, de la Bible et de références incessantes (Mandelstam, Heine, entre autres), avec en arrière-plan la présence obsédante de la Shoah. Cette poésie à gravir comme une montagne escarpée, sans en saisir d'emblée tout le sens, est la plus haute qui soit. Parfois l'espace est raréfié, l'air difficile et abstrait, mais la lumière est au bout. Sombre, compacte comme basalte noir, hermétique le plus souvent, la poésie de Celan se dresse comme un immense monolithe devant nous.

Pourtant il est presque unanimement considéré comme le poète de langue allemande le plus important du vingtième siècle, le seul qui est pu parler de l'holocauste et du tragique des jours.

Son poème de 1947, « Todesfuge », (Fugue de la mort), fera vite le tour de l'Europe. Celan plus tard en prit ombrage d'être réduit uniquement à ce texte.

### **Un chant au delà des hommes**

Poète roumain né le 23 novembre 1920 à Czernowitz, îlot flottant germanique sur l'océan de la Roumanie, en Bucovine, écrivant en allemand, et de son vrai nom Paul Antschel (Ancel en notation roumaine d'où le nom de Celan pour patronyme).

Il aura par sa parole répondu à la question : « Peut-on écrire de la poésie après Auschwitz », après l'injonction d'Adorno « écrire un poème après Auschwitz est barbare ». Plus barbare encore aurait été le linceul de silence sur tant de gens partis en fumée, et Celan aura parlé et chanté pour la mémoire du monde.

Ne pas se remémorer serait donné la victoire définitive aux assassins, alors Celan fait œuvre de résurrection des morts et les fait revenir parmi nous.

Par la force du langage poussé au plus cruel et au plus intime, Celan croit pouvoir faire renaître la parole et le chemin du « moi vers le moi. » Lui, si souvent exilé de lui-même, croit au pouvoir de l'évocation et à la parole recommencée. Il est le poète de l'intense, de l'exorcisme du mal par le pouvoir du poète :

*Lavons ce cadavre  
Peignons ses cheveux  
Tournons son œil  
vers le ciel.*

Paul Celan parle dans sa chair et sait qu'il est un survivant, avec le syndrome du « pourquoi moi suis-je vivant et les autres couchés dans la pierre ? » En août 1940, les troupes russes entrèrent en Bucovine (suite au Pacte Molotov-Ribbentrop) et donc à Czernowitz, mais, un an plus tard, les troupes roumaines fascistes et, à leur suite, un bataillon de SS s'emparent de la ville. Les Allemands tuent 3000 juifs, circonscrivent le ghetto et commencent les déportations. En juin 1942, les parents de Celan sont arrêtés dans leur maison et lui-même est envoyé une seconde fois aux travaux forcés en Transnistrie, lui le poète célèbre de Bucovine, cassait les pierres, menacé en permanence de mort. Il connaîtra le ghetto de Czernowitz en compagnie de Rosa Ausländer dès 1941.

Quelques mois plus tard, son père meurt de typhus. Puis, sa mère est tuée dans le camp de concentration de Michailowka. Deux ans après, sous l'occupation soviétique, il revient dans sa ville mais s'en va à Bucarest, hanté par l'extermination des juifs. Il errera à Vienne et fuira cette ville en ruines morales avec les nazis toujours attablés aux cafés.

*Le lieu où ils gisaient, il avait  
un nom- il n'en avait pas  
Ils ne gisaient pas là. Quelque chose  
gisait en eux. ils ne voyaient pas à travers.*

*C'est moi, moi,  
je gisais entre vous, j'étais  
ouvert, étais  
audible, je tendais les doigts vers vous, votre souffle  
obéissait, c'est  
toujours moi, vous  
dormiez n'est-ce pas ?  
(Strette traduction Stéphane Mosès).*

Celan est à jamais au milieu des siens. Couché au sein de leur mort.  
« J'étais couché sur la pierre, en ce temps-là, tu sais, sur les dalles de pierre ; et près de moi étaient couchés les autres, ceux qui étaient comme moi, les autres, ceux qui étaient autres que moi et tout à fait pareils, les cousins et les cousines, et ils étaient couchés là et ils dormaient, dormaient et ne dormaient pas, et ils rêvaient et ne rêvaient pas, et ils ne m'aimaient pas et je ne les aimais pas, car j'étais unique et comment aimer un être unique, et eux étaient nombreux,.. » (Entretien dans la montagne, traduction Stéphane Mosès )

Mais ses poèmes ne sont pas des sépultures, des mausolées à la mémoire de l'humanité juive perdue, de l'humanité à tous. La célébration de la mémoire des victimes de la barbarie se fait par la force de la vie. Il détourne l'anéantissement en écrivant adossé à l'anéantissement.

*Boucle de juif, tu ne deviendras pas grise*

*Et ton œil - Vers où se tient ton œil ?  
Ton œil se tient face à l'amande.  
Ton œil, qui se tient face au Rien.  
Il se tient auprès du Roi.  
Ainsi il se tient, et se tient.*

Celan fait acte de parole. Face à l'horreur de l'histoire il oppose son langage, son témoignage. Ne pas donner prise au néant sera son combat. Le chant de la poésie doit témoigner et répondre pour toutes ces bouches exterminées.

Contre le non-chant des exterminés, se dresse le chant des mots. « Tous les poèmes sont du côté de la mort » dit Celan, mais avec lui les morts ne sont plus seuls.

*Chemins sur lesquels on donne une voix au langage, ce sont des rencontres, les chemins d'une voix vers un Tu qui l'écoute.*(Le méridien)

Tout poème dit Celan est un détour de soi vers soi : « Le poème parce qu'il est une forme de langage, est essentiellement dialogique. ». Ces détours et ses dialogues l'ont pourtant souvent poussé vers le néant, la dérégulation la plus totale :

*La nuit  
n'a nul pas besoin d'étoiles, nulle part  
on ne s'intéresse à nous.*

Il sait que « Personne/ne témoigne pour le/témoin », qu'importe le langage témoignera.

Chez Celan il se trouve toute une suite de rencontres manquées, d'absences triomphantes. Celle en juillet 1959 avec Adorno et qui donna « L'entretien dans la montagne », celle, encore plus atroce, avec Heidegger en 1967, et même peut-on dire que sa relation avec Nelly Sachs fut accomplie autrement que sur un quai de gare à Zürich ?

## **La langue de Paul Celan**

Il a vécu en France dès juillet 1948, après y avoir fait des études de médecine en 1938-1939, comme professeur et surtout traducteur émérite de Char, Henri Michaux, Shakespeare, Ungaretti et d'autres, il n'a jamais voulu se traduire lui-même, il en était pourtant le seul capable.

Son vocabulaire allemand est complexe avec des alliages nouveaux, des inventions de mots secrets et étranges, des importations de mots hébreux. Son écriture écartelée est d'une rare violence, et scelle des secrets obscurs. Il semble que l'on ne pouvait aller plus loin que le silence que par la dislocation des mots, leur supplice, leur souffrance à eux aussi. Celan pulvérise la langue en particules de mots, les atomise pour se constituer une langue unique, secrète, immense.

« Nulle part on ne s'inquiète de toi », alors les phrases n'ont plus à rester ensemble, les mots sont un seul cri - regarde, va ! par exemple. L'impératif est le fouet qu'il emploie souvent. Virgules, sauts incessants de ligne, ponctuation sauvage, donnent ce langage concassé, abrupt, avec des mots comme des pierres jetées.

La langue de Celan est une langue d'éclats, de brisures. Son poème est à la fois décomposition de ce savoir occidental qui aura donné les camps de concentration, mais sur la mousse duquel peut renaître une nouvelle végétation.

A la langue des bourreaux Celan a opposé une « contre-langue ». De cette langue allemande, souvent montée vers l'obscur, et profondément imprégnée de mort, il fait une langue de la rédemption, du salut.

La poésie de Paul Celan est une lutte victorieuse contre la langue.

Le monde a été cassé et le poète ne peut le rassembler à nouveau que dans les brisures de ses mots.

Des mots fixes - pierre, fleur, ombre, sable, mort, larme, voix, heure, vide, tombes, -, côtoient des mots fluctuants, reconstruits en cassant la langue allemande. Cette langue maternelle qu'il doit assumer et laver de toutes ses impuretés :

« ... je tiens à vous dire combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et - permettez-moi d'évoquer cette chose terrible -, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère... Et pire encore pourrait arriver... Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en Allemand. » (Lettre de 1946)

Paul Celan s'est inventé une grille de parole, il nous faut la soulever avec précaution, amour. Langue d'abîme pour parler de l'abîme. Langue violente pour rapporter les violences. Langue de résistance, langue contre la loi, elle exige des lecteurs des connaissances étendues (botanique, mystique de la kabbale, géologie,...).

Ses poèmes n'ont pas d'équivalents par leur beauté sombre et éclatante et figent pour des siècles la poésie allemande. Celan n'écrit pas sur les cendres d'Auschwitz mais dans les cendres d'Auschwitz.

Paul Celan avait appris l'hébreu et en connaissait la puissance granitique. Il va l'injecter dans la langue allemande. Il va rejudaïser cette langue.

La poésie de Celan ne veut pas cicatriser, elle est là coupante devant nous, pour que jamais nous n'oublions le tragique absolu de monde.

Celan manie la langue comme un couteau et il se tient acéré entre le chant et le silence, entre le silence et le cri. Celan habite à la limite de la parole. Et sa parole est à la limite de l'infini.

« La poésie – : conversion en infini de la mortalité pure et la lettre morte ! »

L'holocauste imprègne ses mots et plus encore cette question des survivants de l'holocauste :

Qui sommes-nous encore ?

« Un soir, le soleil, et pas seulement lui, avait disparu, le Juif s'en alla, sortit de sa petite maison et s'en alla, lui le Juif et fils d'un Juif, et avec lui s'en alla son nom, l'imprononçable, il s'en alla et s'en vint, s'en vint, clopinant, se fit entendre, s'en vint bâton en main, s'en vint foulant la pierre, m'entends-tu, tu m'entends, c'est moi, moi, moi et celui que tu entends, que tu crois entendre, moi et l'autre - donc il s'en alla, on pouvait l'entendre, s'en alla un soir, alors qu'un certain nombre de choses avaient disparu, s'en alla sous les nuages, s'en alla dans l'ombre, la sienne et l'étrangère... Nous avec nos noms, nos noms imprononçables, nous avec notre ombre, la nôtre et l'étrangère, toi ici et moi ici - moi, ici, loi ; moi qui puis te dire tout cela, qui aurais pu

te le dire; qui ne te le dis pas et qui ne te l'ai pas dit ; moi avec le jour, moi avec les jours, moi ici et moi là-bas, accompagné peut-être - maintenant ! - par l'amour de ceux qui ne furent aimés, moi en chemin vers moi, là-haut. » (Entretien dans la Montagne traduction de Stéphane Mosès)

La question fondamentale du mal et son archétype absolu, Auschwitz va le hanter et lui ne pourra jamais croire en un retournement de la malédiction en élection, en exultation comme Emmanuel Levinas.

Pour lui Dieu est mort à Auschwitz et la langue du sacré ne protège pas du néant, celle des hommes peut-être malgré tout. Car le devoir de mémoire est encore plus sacré. La parole est l'ultime rempart contre l'oubli, pas la prière.

*S'il venait,  
venait un homme,  
venait un homme, au monde,  
aujourd'hui, avec  
la barbe de clarté  
des patriarches : il devrait,  
s'il parlait de ce  
temps, il  
devrait  
bégayer seulement, bégayer,  
toutoutoujours  
bégayer.*

Paul Celan du fond de son désespoir aura su à force de bégaiements accéder à la parole. Il considérait le poème comme dialogue. Du manque infini, du dur cheminement dans la constitution d'une identité après l'anéantissement, Celan aura marché les yeux ouverts « au travers de la forêt des mots. » Il aura eu le courage insensé de lancer son « Je » à la face des bourreaux, toujours tapis dans l'ombre. Vigie aux aguets dans son temps, il sera la vigilance extrême contre toute montée d'antisémitisme, et refusera violemment tout contact avec d'anciens collaborateurs français ou allemands.

L'heure qui tombe de ses mots-poignards est une heure vide, vidée par les bourreaux. La poésie de Celan lapide, elle lance la grêle de ses mots contre l'oubli contre lui-même, contre nous, les oublieux. Le langage est mort pour Celan entre étoiles et pierres, et en creusant les tombes des « partis en fumée », nous pouvons retrouver au milieu des cendres quelques mots qui nous hanteront.

Celan nous bouleverse non pas en décrivant le quotidien de l'horreur, mais par suggestions, évocations, non-dits et à peine dits. L'indicible est rendu par l'indicible. Par l'obscurité elle-même. On a dit que « la poésie de Celan n'aurait pas existé sans Rilke et que la poésie de Rilke ne peut plus exister après celle de Celan ». (Jean Bollak). Après Celan la poésie a perdu son innocence.

Celan se tient aussi dans le vide, ce vide le rattrapera. La grande peur d'être inaudible, le sentiment de n'être pas compris par Heidegger par exemple, le pousse à l'attraction du silence absolu.

Malgré ses amis, l'étau s'est refermé, la folie cogne à sa porte et il entreprend de nombreux séjours en hôpital psychiatrique.

Il est sujet à des crises de doute et de mélancolie profonde, de hantise de persécution. Parfois il aura des accès de violences destructrices et Ingeborg Bachmann, la tendre confidente, et Nelly Sachs, tout autant que Gisèle de Lestrang sa femme depuis 1952 seront ses recours incessants. Mais il dérive lentement vers le gouffre.

De plus le harcèlement de la folle Claire Goll l'accable et le culpabilise, car aucun soutien ne lui fut alors donné contre les grotesques accusations de plagiat. Son séjour en Israël en 1969 ne lui apporte pas le calme, car au milieu des nombreux survivants de Czernowitz, ses compatriotes, il n'est considéré que comme un poète local, celui qu'il fut il y a bien longtemps en Roumanie, du temps de Paul Antschel.

*Il se fait tard dans ma vie, et ce avant l'heure.* (Lettre à Ilana Shmueli 1970)

Sa dimension universelle n'est pas comprise, encore moins par les intellectuels allemands du groupe 47 qui méprisent « ce geignard ».

Pourtant peu à peu, le cercle de sa parole s'est élargi, grâce à des gens comme André du Bouchet et Martine Broda, mais en 1970, il décide que le silence sera le plus fort et il se donne la mort du haut du pont Mirabeau (ou le pont des Arts on ne sait), en se jetant dans la Seine, à Paris un jour d'avril. Sans doute dans la nuit du 19 au 20 avril 1970. Dans sa poche, deux billets inutilisés pour une représentation d' « En attendant Godot ».

On retrouve son corps en mai, le premier Mai, il est enterré le jour même de la mort de son amie Nelly Sachs.

Mais la poésie de Celan est encore à l'œuvre, elle pousse en nous. Cette lumière qui nage vers nous ne pouvait s'éteindre par la noyade. L'eau, le sang n'auront pas retenu Celan, nous devinons son nom, son chiffre, « une voix dans laquelle tu puises à boire ».

La peur de l'oubli est écartée, Celan a dit le mot, le mot qui nous change. Le Rien se dissout. Les bouches s'illuminent. La Havdalah, la séparation entre le profane et le sacré peut enfin se faire. Celan nous tend la rose de personne.

À la question d'Hölderlin « À quoi bon des poètes en des temps de détresse ? », la vie et la poésie de Celan sont une réponse.

Il fut aussi un merveilleux traducteur (Mandelstam, Michaux, Char, Ungaretti, Alexandre Block, Sergej Essénine,..), et le poète se tient encore aux frontières de l'impossible, de l'indicible.

Ses recueils sont publiés désormais pour la plupart, des études fleurissent mais il reste tant à comprendre de ce poète « ange de l'histoire » :

*Seules des mains vraies écrivent de vrais poèmes et les poèmes sont des cadeaux qui transportent en eux du destin. Nous vivons sous un ciel sombre et il y a peu d'hommes, c'est pourquoi sans doute il y a si peu de poèmes.*

Voici un geste, un serrement de main pour ce monde d'après l'horreur, voici quelques textes de Celan, dans une traduction personnelle, donc obligatoirement discutable.

*Il est grand temps que l'on sache  
Il est grand temps que la pierre s'habitue à fleurir  
Que le non-repos batte au cœur  
Il est temps que le temps soit  
Il est temps.*

## **Choix de textes**

Adaptations personnelles

### **Tenebrae**

Proche nous sommes, seigneur,  
Proche et saisissable. Déjà saisi, seigneur,  
Agrippés l'un à l'autre, comme si  
Le corps de chacun d'entre nous  
Était ton corps, seigneur. Prie, seigneur,  
Prie-nous,  
Nous sommes proche .Déformés nous sommes allés,  
Nous sommes allés, pour nous baisser  
Vers l'auge et les trous.

Vers l'abreuvoir nous sommes allés, seigneur.

C'était du sang, c'était ce que tu avais  
Fait couler, seigneur. Cela brillait.  
Cela nous jetait ton image dans les yeux, seigneur. Nous avons bu, seigneur.  
Le sang et l'image, qui était dans le sang, seigneur. Prie, seigneur.  
Nous sommes proche.

### **Corona**

Du dedans de la main, l'automne dévore sa feuille : nous sommes amis  
Nous libérons le temps de la coquille de noix  
Et nous lui apprenons à marcher  
Le temps retourne vers sa coquille  
Dans le miroir c'est dimanche  
Dans le rêve nous dormons  
La bouche parle vérité  
Mon regard descend vers le sexe de l'aimée  
Nous regardons  
Nous nous parlons des ténèbres  
Nous nous aimons comme pavot et mémoire  
Nous dormons comme vin dans les coquillages  
Comme mer dans les rayons de sang de la lune  
Nous nous tenons enlacés près de la fenêtre  
Ils nous dévisagent de la rue  
Il est grand temps que l'on sache  
Il est grand temps que la pierre s'habitue à fleurir  
Que le non-repos batte au cœur

Il est temps que le temps soit  
Il est temps

### **Chanson d'une dame dans l'ombre**

Quand vient la Silencieuse et coupe la tête des tulipes :  
Qui gagne ?  
Qui perd ?  
Qui s'avance vers la fenêtre ?  
Qui nomme en premier son nom ?  
Il en est un, qui porte mes cheveux  
Il les porte comme on porte les morts à bout de bras.  
Il les porte comme le ciel portait mes cheveux dans l'année, celle où j'aimais  
Ainsi il les portait par vanité  
Celui-là gagne.  
Celui-là ne perd pas.  
Celui-là ne s'avance pas vers la fenêtre  
Celui-là ne nomme pas son nom.  
Il en est un, qui a mes yeux.  
il les a, depuis que les grandes portes se sont refermées.  
il les porte comme anneau aux doigts.  
Il les porte comme éclats de plaisir et de saphir :  
Il était déjà mon frère à l'automne ;  
Il compte déjà et les jours et les nuits.  
Celui-là gagne.  
Celui-là ne perd pas.  
Celui-là ne s'avance pas vers la fenêtre  
Celui-là nomme son nom en dernier.  
Il en est un, qui a ce que j'ai dit.  
Il le porte sous le bras comme un paquet.  
Il le porte comme l'horloge porte sa plus mauvaise heure.  
Il le porte de seuil en seuil, il ne le jette pas au loin.  
Celui-là ne gagne pas.  
Celui-là perd.  
Celui-là s'avance vers la fenêtre  
Celui-là nomme son nom en premier.  
Celui-là sera décapité avec les tulipes

### **Fugue de mort**

Lait noir du petit matin nous le buvons au soir  
Nous le buvons au midi et au matin nous le buvons à la nuit  
Nous buvons et buvons  
À la pelle nous creusons une tombe dans les airs là on gît non serré  
Un homme habite dans la maison celui-ci joue avec les serpents celui-ci écrit  
Celui-ci écrit quand vers l'Allemagne le noir tombe tes cheveux d'or Margarete  
Il écrit cela et marche au-dehors et les étoiles fulgurent Il siffle ses molosses  
Il siffle pour faire sortir ses juifs les laissant à la pelle creuser une tombe dans la terre

Il nous commande jouez jusqu'à la danse

Lait noir du petit matin nous te buvons à la nuit  
Nous te buvons au matin au midi nous te buvons au soir  
Et buvons et buvons  
Un homme habite dans la maison celui-ci joue avec les serpents celui-ci écrit  
Celui-ci écrit quand vers l'Allemagne le noir tombe tes cheveux d'or Margarete  
Tes cheveux de cendre Sulamit à la pelle nous creusons une tombe dans les airs là  
on gît non serré

Il crie enfoncez vos pelles plus profond dans la croûte de la terre vous autres  
chantez et jouez  
Il se saisit du fer à sa ceinture il l'agite ; ses yeux sont bleus  
Vous là enfoncez plus les bêches vous autres jouez encore jusqu'à la danse

Lait noir du petit matin nous te buvons à la nuit  
Nous te buvons au midi et au matin nous te buvons au soir  
Nous buvons et buvons  
Un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux de cendre Sulamit il joue avec les serpents  
il crie jouez plus douce la mort  
la mort est un maître venu d'Allemagne  
il crie plus sombres les violons et alors vous monterez en fumée dans l'air  
alors vous aurez une tombe dans les nuages où l'on gît non serré

Lait noir du petit matin nous te buvons à la nuit  
Nous te buvons au midi la mort est un maître venu d'Allemagne  
Nous te buvons au soir et au matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître venu d'Allemagne ses yeux sont bleus  
Il t'atteint avec une balle de plomb il ne te rate pas  
Un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete  
Il jette ses molosses contre nous il nous offre une tombe dans l'air  
Il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître venu d'Allemagne  
Tes cheveux d'or Margarete  
Tes cheveux de cendre Sulamit

Il y avait de la terre en eux, et  
ils creusaient des tombes.  
Ils creusaient et creusaient des tombes, leur jour s'en allait ainsi, leur nuit.  
Et ils ne louaient pas Dieu  
qui, ainsi l'entendaient-ils, avait voulu tout cela,  
qui, ainsi l'entendaient-ils, avait voulu tout cela.  
Ils creusaient des tombes et n'entendaient plus rien  
ils ne devenaient pas plus sages, ne trouvaient aucun chant,  
n'inventaient aucune langue.  
ils creusaient des tombes.

Il vint un calme, il vint aussi un orage

vinrent les mers, toutes.  
je creuse, tu creuses, des tombes.  
Le ver fait de même, il creuse,  
Et ce qui chante au loin dit : ils creusent des tombes.  
O l'un, o aucun, o personne, o toi :  
Où cela allait, puisque cela n'allait nulle part ?  
O tu creuses des tombes et je creuse une tombe, et je me creuse une tombe pour  
aller vers toi

et au doigt s'éveille un anneau.

Temps des péniches  
les transformés à moitié se traînent  
jusqu'à l'un des mondes

le déposé, réenclos,  
parle sous les fronts de la rive :  
de la mort quitte, de dieu  
quitte.

Rapatrié dans l'oubli  
le parler-hôte de nos  
yeux lents  
rapatrié syllabe par syllabe, partagé  
par les dés aveugles de jour, vers quoi  
s'agrippe la main du joueur, grande,  
dans le réveil

Et le trop de mes discours :  
déposé sur le petit  
cristal dans le fardeau de ton silence.

une étoile de bois, bleue,  
faite de petits losanges, aujourd'hui, par  
la plus jeune de nos mains

Le mot, pendant que tu fais tomber du sel de la nuit, le regard  
cherche à nouveau la galerie du vent :  
- une étoile, entre-la,  
entre l'étoile dans la nuit.  
(- dans la mienne, dans  
la mienne.)

## **Cologne**

Temps du cœur, ils sont debout  
les rêvés  
pour les chiffres de minuit.

un peu parla dans le silence immobile, un peu se tut  
un peu alla son chemin.  
Banni et perdu  
étaient chez eux.

Vous cathédrales.  
Vous cathédrales, pas vu  
vous fleuves, pas entendu  
vos horloges si profondes en nous.

### **Lit de neige**

Yeux, aveugles au monde, dans la faille du mourir : je viens,  
pousse rude au cœur.  
je viens.

Mur de l'abrupt, miroir de la lune. En bas.  
(Lueur tachée de souffle. Sang strié.  
Âme nuageuse qui encore une fois est proche d'une figure.  
Ombre des dix doigts-enserrés)

Yeux, aveugles au monde  
yeux dans la faille du mourir,  
Yeux, yeux ;  
Le lit de neige sous nous deux, le lit de neige.

Cristal sur cristal,  
au temps profond emprisonné, nous tombons,  
nous tombons et gisons et tombons,  
et tombons :

Nous fûmes, nous sommes.  
Nous sommes une chair avec la nuit,  
à la lisière, à la lisière.

### **une fois**

et là je l'ai entendu,  
là il lavait le monde  
hors des regards, toute la nuit durant  
réellement.  
un et sans fin  
anéanti,  
néantirent  
lumière fut, délivrance

\*\*\*

la table flotte la nuit dehors, la nuit dedans  
et au-dessus de moi m'inondent les drapeaux du peuple

et à côté de moi les hommes rament pour amener les cercueils à terre  
Et sous moi s'enciele, s'étoile comme chez moi à la Saint-Jean!

Et je te parcours du regard,  
enflammée de soleil ;  
pense à ce temps, où la nuit grimpait avec nous sur la montagne  
pense à ce temps,  
pense que je fus, ce que je suis :  
un maître de cachots et de tours,  
un souffle dans les ifs, un ivrogne dans la mer,  
un mot où tu descends te brûler.

### **Toute la vie**

les soleils des demi-sommeils sont bleus comme  
tes cheveux une heure avant le jour.  
Eux aussi poussent vite comme l'herbe sur la tombe d'un oiseau  
Eux aussi sont attachés par le jeu, que nous jouïions comme un rêve sur les bateaux  
de la joie.

Aux falaises crayeuses du temps les poignards aussi les rencontrent.  
les soleils des sommeils profonds sont plus bleus : comme ta boucle  
ne le fut qu'une fois ;  
je m'attardais comme un vent de nuit sur le sein à vendre de ta sœur  
tes cheveux pendaient sur l'arbre d'en dessous, mais tu n'étais pas là.

Nous étions le monde, et toi tu étais un arbuste devant les portes.  
Les soleils de la mort sont blancs comme les cheveux de notre enfant :  
Il s'éleva des eaux montantes, quand tu dressas une tente sur la dune.

Il sortit le couteau du bonheur aux yeux éteints.

### **Toi aussi parle**

Toi aussi parle  
parle comme le dernier  
dit ton message

Parle -  
Mais ne sépare pas le oui du non  
Donne aussi le sens à ton message :  
donne lui l'ombre.

Donne-lui assez d'ombre,  
donne-lui en tant,  
que tu en sais autour de toi partagée  
entre minuit et midi et minuit.

Regarde alentour,  
vois, comment ce qui t'entoure devient vivant -

Par la mort ! Vivant !  
Celui dit vrai, qui parle d'ombre.  
Mais voici que s'étirole l'endroit où tu es ;

Maintenant où aller, à découvert d'ombre, où aller ?  
Monte. vers le haut en tâtonnant.  
Plus grêle tu deviens, plus méconnaissable, plus fin !  
Plus fin : un fil,  
où l'étoile veut descendre :  
pour nager en bas, tout en bas,  
là où elle se voit luire : dans la houle  
des mots errants.

### **Dans le rouge du tard**

Dans le rouge du tard les noms dorment :  
un  
ta nuit en éveille  
et le conduit, accompagné de blancs bâtons,  
à tâtons vers le mur du sud de ton cœur,  
sous les pins :

l'un, de taille d'homme,  
franchit en marchant, la ville des potiers  
là où la pluie entre en amie  
d'une heure de la mer.

Dans le bleu  
il prononce un mot d'arbre d'ombre promise,  
et ton nom aimé  
recompte et dépose ses syllabes.

### **Ce qui luit**

Le corps silencieux  
tu reposes près de moi dans le sable,  
étoilée au-dessus de toi.

Est-ce un rayon  
qui perça jusqu'à moi ?  
Ou bien était-ce la sentence  
que l'on rendit contre nous ?  
Qui répand cette lumière ?

### **Ce soir aussi**

Pleinement,  
la neige emplît cette mer  
où le soleil flotte,

fleurit dans les paniers la glace  
que tu portes vers la ville.

Sable,  
tu exiges pour cela,  
car la dernière rose intérieure  
veut aussi ce soir être rassasiée  
de l'heure qui s'écoule.

### **Avec une clé changeante**

Avec une clé changeante  
tu ouvres la maison, dans laquelle  
tournoie la neige des choses tues  
Et au gré du sang, qui sourd  
des yeux ou de la bouche ou de l'oreille,  
ta clé change.

Change ta clé, change le mot,  
qui doit suivre le tournoiement des flocons.  
Au gré du vent qui te pousse en avant,  
s'enroule autour du mot la neige

### **Talus, remblais, lieux vides, gravats**

Gain de lumière, mesurable, ressemblant  
au chardon :  
Un peu  
de rouge, en discussion  
avec un peu de jaune.

Le voile de l'air devant  
ton œil désespéré.  
Le dernier grain de sable  
chevauchant.  
(les  
massifs de fleurs, autrefois,  
les mots tout sourire du Marchfeld,  
de l'herbe des steppes là-bas.  
le manège mort, sonne.  
Nous tournions encore et encore.)

La chevauchée du grain de sable, l'œil,  
à elle habilement lié.

Les portes des heures et  
leurs bruissements.

Le monde, avançant

vers nous dans l'heure vide :

Deux  
troncs d'arbres, noirs,  
sans branche, sans  
nœud.

Et dans la traînée du réacteur, coupante,  
une pale isolée.

Nous aussi, dans le vide,  
nous nous tenons près des drapeaux.

### **Fleur**

La pierre.  
La pierre dans l'air, celle que je suivais.  
Ton œil, aussi aveugle que la pierre.

Nous étions  
des mains,  
nous vidions les ténèbres, nous trouvions  
le mot, qui remontait l'été :  
Fleur.

Fleur - un mot d'aveugle  
Ton œil et mon œil:  
ils s'inquiètent de l'eau.

Veille silencieuse,  
pan de cœur par pan de cœur  
cela s'enfeuille.

Un mot encore, comme celui-là, et les marteaux  
s'élancent dans l'espace libre.

Tant d'étoiles, que l'on nous tend.  
J'étais,  
quand je te vis - quand ? -  
dehors parmi  
les autres mondes.

O ces chemins, galactiques,  
O cette heure, qui nous  
compléta des nuits sur le fardeau de nos noms. Il n'est,  
je le sais, pas vrai,  
que nous ayons vécu, il passa aveugle un souffle entre  
Là-bas et Pas-là et le Parfois,  
un œil siffla comme une comète

allant vers l'éteint, dans les ravins,  
là, où cela se consume sans éclat, se tenait  
le temps, en majesté  
et déjà vers le haut, vers le bas, poussait sur lui  
ce qui fut ou ce qui sera -,

je sais,  
je sais et tu sais, nous savions,  
nous ne savions pas, mais  
nous étions pourtant là et pas là-bas,  
et de temps en temps, quand  
seul le Rien se tenait entre nous,  
alors nous étions totalement l'un et l'autre

En haut,  
les voyageurs  
demeurent  
inaudibles

### **éloge du loin**

Dans la source de tes yeux  
Vivent les filets des pêcheurs des mers devenues folles  
Dans la source de tes yeux  
la mer tient sa promesse  
J'y précipite  
cœur ayant vécu parmi les humains  
les vêtements que j'ai porté  
l'éclat d'un serment  
Plus noir que dans le noir, je suis encore plus nu  
Je suis toi, quand moi je suis moi  
Dans la source de tes yeux  
j'erre et je rêve de pillage  
Dans la source de tes yeux  
Un pendu étrangle la corde

### **Mandorle**

Dans l'amande - qu'est ce qui se tient dans l'amande ?  
Le Rien.  
Il se tient le Rien dans l'amande.  
Il se tient là et s'y tient.  
Dans le Rien - qui se tient ? Le Roi.

Là se tient le Roi, le Roi.  
Là il se tient, il se tient.  
Boucle de juif, tu ne deviendras pas grise

Et ton œil - Vers où se tient ton œil ?  
Ton œil se tient face à l'amande.  
Ton œil, qui se tient face au Rien.  
Il se tient auprès du Roi.  
Ainsi il se tient, et se tient.

Boucle d'homme, tu ne deviendras pas grise  
Amande vide, bleu du Roi.

Demeure double. Éternel tu es,  
inhabitable. Pour cela  
nous bâtissons, nous nous bâtissons.  
pour cela il se dresse ce pitoyable lieu du lit,- sous la pluie  
il se dresse.

Viens aimée,  
que nous soyons couchés ici, c'est  
le mur de séparation - Il  
se suffit à lui-même, deux fois.

Laisse-le, il est tout à lui, en tant  
que la moitié et encore une fois la moitié. Nous,  
nous sommes le lit de la pluie, qu'il vienne et  
et nous étende enfin à sécher.

.....

Il ne vient pas, il ne nous étend pas à sécher.

\*\*\*\*

LA NUIT, quand le pendule de l'amour balance  
entre Toujours et Jamais,  
ta parole vient rejoindre les lunes du cœur  
et ton œil bleu  
d'orage tend le ciel à la terre.

D'un bois lointain, d'un bosquet noirci de rêve  
l'Expiré nous effleure  
et le Manqué hante l'espace, grand comme les spectres  
du futur.

Ce qui maintenant s'enfonce et soulève  
vaut pour l'Enseveli au plus intime :  
embrasse, aveugle, comme le regard  
que nous échangeons, le temps sur la bouche.

*Traducteur inconnu*

## Biographie

Œuvres de Paul Celan en traduction française :

- La Rose de personne*, trad. Martine Broda, José Corti, 2002,  
*Pavot et mémoire*, trad. Valérie Briet, Bourgois, « Détroits », 2001  
*De seuil en seuil*, trad. Valérie Briet, Bourgois, « Détroits », 2001  
*Grille de parole*, trad. Martine Broda, Bourgois, « Détroits », 2001  
*Soleils-Filaments*, trad. B. Vilgrain, Théâtre typographique, 1990.  
*Contrainte de lumière*, trad. Bertrand Badiou, J.-C. Rambach, Belin, 1989.  
*Enclos du temps*, trad. Martine Broda, Paris, Clivages, 1985.  
*Poèmes*, trad. André du Bouchet, Mercure de France, 1978, 1986.  
*Poèmes*, trad. John E. Jackson, Éditions Unes, 1987.  
*Strette et autres poèmes*, trad. Jean Daive, Mercure de France, 1990.  
*Choix de poèmes* : augmenté d'un dossier inédit de traductions revues par Paul Celan, textes réunis par Paul Celan, trad. et prés. Jean-Pierre Lefebvre, Poésie/ Gallimard, 1998.  
*Entretien dans la montagne*, trad. John E. Jackson, André du Bouchet, Fata Morgana, 1970, 1996.  
*Entretien dans la montagne*, trad. et postf. Stéphane Mosès, Verdier « *Der Doppelgänger* », 2001 Première parution : L'Éphémère, no 14 Eté 1970. Nouvelle édition : Fata Morgana, dessins de Pierre Talc Coat, 1996  
*Le Méridien*, trad. André du Bouchet, Fata Morgana, 1967, 1994.  
*Le Méridien* : et autres proses, trad. Jean Flâna, Paris, Seuil, « La librairie du XXI siècle », 2002.  
*Paul Celan-Nelly Sachs, Correspondance*, trad. Mireille Gansel, Belin, « L'extrême contemporain », 1999.  
*Paul Celan / Gisèle Celan-Lestrange, Correspondance*, éditée et commentée par Bertrand Badiou avec le concours d'Éric Celan, Le Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 2001.  
*Paul Celan / Ilana Shmueli*, éditée, commentée et traduite par Bertrand Badiou, le seuil, « La Librairie du XXIe Siècle", sept.2006 »

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.